

# A la recherche des vieux mots qui se perdent

Relation présentée à l'occasion du cours de patois pour futurs enseignants

*Pourquoi et comment rechercher des vieux mots ?*

Tout d'abord qu'est-ce un vieux mot ? Est-ce simplement un mot qui ne s'utilise plus, un terme disparu ? S'il est généralement plus ou moins facile de situer dans le temps l'apparition de néologismes, de nouveaux mots, arrivés souvent avec l'objet, la coutume ou un événement donné, il est bien plus difficile de retrouver l'origine des mots en général et le moment où un mot devient un archaïsme. Chaque mot a une histoire qui s'insère dans un contexte linguistique et dans un mouvement socio-économique ou culturel.

Tout d'abord il faut que nous nous posions la question de la motivation :

pourquoi voulons-nous chercher des mots anciens ?

pour rassembler un maximum de mots et les sauvegarder dans des archives, dans un dictionnaire pour les générations à venir,

pour faire des recherches historiques autour des objets d'un musée, d'une coutume à étudier ou d'un thème donné,

pour écrire et émailler notre prose, nos poésies ou nos pièces de théâtre d'archaïsmes, dans le genre rétro,

pour parler, pour maintenir dans notre patois encore vivant les expressions justes avec cet avantage que les patois ont sur les langues codifiées d'avoir le mot exact pour chaque chose ?

Les quatre variantes ont leurs justifications et leurs mérites respectifs, j'aimerais néanmoins me borner à la dernière qui me semble être celle qui correspond le plus au but de cette Ecole populaire de patois.

Dans deux jours Tullio Telmon vous parlera des atlas linguistiques. Après les grands atlas nationaux, dans le tout premier après-guerre, les enquêtes furent menées dans le Lyonnais pour le premier atlas régional l'Ally.

L'année dernière Jean-Baptiste Martin a publié les résultats d'une enquête faite de 1985 à 1987 dans le Lyonnais afin de constater ce qui avait subsisté des mots patois notés quarante ans plus tôt dans une région où, selon Martin, le patois vit ses dernières années avec les patoisants actuels.

Cette enquête a fait ressortir quelques faits importants. En posant leurs ques-

tions à des informateurs patoisants âgés et à des personnes également âgées, mais non patoisantes ; il s'est avéré que les non-patoisants âgés avaient gardé, figés au fond de leur mémoire des termes anciens alors que les patoisants du même âge les avaient perdus car ils avaient tout naturellement assimilé les changements et l'évolution de leur langue.

Ceci me semble fort important, les patoisants actifs, qui parlent encore leur patois, n'ont pas figé leur langue, ils en ont vécu l'évolution et les changements. Faut-il, toujours dans l'optique de ma dernière variante : pour maintenir vivant le patois, aller à la recherche de mots-souvenirs qui ne se rattachent plus à rien, qui ne nous disent rien et qui ne sont plus utilisés dans la langue de tous les jours ?

Il y a quelque quinze années, le Musée national suisse à Zurich avait un excellent conservateur qui avait fait œuvre de pionnier dans la classification des objets en attribuant une très grande importance aux noms exacts des objets, de leurs parties et de leur utilisation ou de leur but. Nous avons repris en Valais son système de classification et il a pénétré, avec quelques modifications en Vallée d'Aoste. Son but était de publier un manuel de classification destiné d'abord aux musées, mais aussi aux chercheurs dialectologues et ethnologues à la recherche de la dénomination des objets en voie de disparition ou disparus.



Saint-Barthélemy, 1949: on transporte la fontine avec l'«isé»

(Fonds Bérard)



**Charrère (Verrayes) 1900: «Lè besatse dè beuc» pour le transport de la terre ou du sable**

(photo propriété de Hugonin Pasquale - Fonds Bérard)



**Cérellaz (Avisé) 1949: La Vanneuse**

(Fonds Bérard)

Quelques années plus tôt le Musée avait pu acquérir un atelier complet de fabrication de peignes qui n'avait plus fonctionné pendant près de cent ans. De nombreux voyages et séjours en Espagne où les peignes en écaille se fabriquent encore, des études dans les documents et notamment dans l'Encyclopédie de Diderot et dans quelques publications anciennes, ont permis au conservateur de retracer l'utilisation de l'atelier et de ses outils et de leur donner avec une assez grande certitude leurs noms. Pour le Musée un travail excellent, mais lorsque la vaste nomenclature de cet atelier a été publiée dans le manuel de classification qui est sorti quelques années plus tard, il a bien fallu se rendre à l'évidence que ce chapitre n'intéressait personne et n'était d'aucune utilité. Aucun musée suisse n'avait ou n'aurait jamais d'objets concernant la fabrication des peignes. Comme la recherche historique et exhaustive avait été menée à la perfection, elle ne serait donc plus reprise ou perfectionnée. Le but de conserver et de documenter avec l'atelier les objets et leurs dénomination ayant été parfaitement atteint.

Donc avant de rechercher des mots-souvenirs qui ne se rattachent plus à quelque chose de tangible, il faut se poser la question de l'utilité – toujours dans l'optique d'une langue vivante et à garder vivante. Ne pas reprendre et utiliser des mots qui n'intéressent personne, qui ne sont plus compris parce qu'on ne connaît plus les objets ou les faits auxquels ils se réfèrent et surtout qui ne servent plus à la communication spontanée entre gens parlant la même langue.

L'AVAS conserve dans ses innombrables cassettes une documentation inégalable et s'efforce d'en publier des extraits et des recherches historiques fouillées ; c'est un patrimoine de première importance qui est sauvegardé et qui témoigne d'une richesse socio-culturelle qui restera pour les générations à venir la documentation valdôtaine pour les recherches historico-culturelles dans de nombreux et divers domaines. Il faut continuer à alimenter ce fond de savoir et là, chaque attestation de mots anciens dans leur contexte est une victoire sur l'oubli. Comme dans un musée chaque apport est une richesse, parfois insoupçonnée et quand l'occasion est favorable il faut absolument s'insérer parmi les donateurs en évitant que des termes du passé et les objets ou faits qui en sont le support tombent à l'oubli. Il s'agit de rechercher, d'éveiller le souvenir, de sauvegarder et pas ce que nous recherchons dans le cadre de ce cours : vivre et faire vivre le patois comme langue de communication quotidienne.

Revenons au travail de Martin. Il ne s'est volontairement pas cantonné dans le domaine strictement agricole. Ce domaine a été soumis à une mutation très forte sur le plan technologique et socio-culturel. Les termes désignant des objets ou des parties d'instruments traditionnels ne sont plus connus aujourd'hui parce que ceux-ci ne sont eux-mêmes plus connus. La révolution technologique a amené une disparition inévitable de savoir. De nos jours le collectionneur ou l'animateur d'un musée local connaît mieux les termes que le patoisant moyen. Vous et vos interlocuteurs en revanche, ne discuterez vraisemblablement guère de manière spontanée

des différentes parties d'une faux, d'une faucille ou du fléau, peut-être de la faucheuse ou de la batteuse, voir de la moissonneuse-botteuse.

Ceci nous amène à l'important phénomène – plus compliqué en Vallée d'Aoste qu'ailleurs dans le domaine francoprovençal – de l'italianisation, de la francisation, de l'anglicisation (commune aux langues nationales), sans oublier l'influence du piémontais. Ces phénomènes ne sont pas récents, mais ils subissent une accélération lorsqu'il s'agit d'un produit commercial ou vanté par les mass-média qui ont une influence nivellatrice indéniable.

La recherche de vieux mots devient inutile lorsque l'objet ou la coutume, etc. n'a pas existé avant – vous ne pouvez pas utiliser un des vieux mots pour la scie quand vous voulez parler de la moto-sega – et plus grave encore, vous ne devez pas forger des mots «archaïques» pour désigner une chose moderne. Mettez-vous à l'écoute de votre propre patois ou de la langue de ceux qui ont toujours parlé patois – ils suivent l'évolution de leur langue vivante. Souvent les mots importés à un moment où le patois était une langue forte, parlée par tous, ces mots ont subi une adaptation phonétique au patois puis suivi son évolution, mais jamais à ma connaissance, un terme a été inventé – La boîte qui parle pour la radio ou le téléphone – reste un terme de mascarade qui tente vers un jargon d'initiés. Par contre si un terme patois existe pourquoi accepter qu'il soit surplanté par un mot



Aoste, 1965: Lè flantse

(Fonds Bérard)



Clavon (Verrayes) : on fête l'arrivée de la route carrossable

(Fonds Bérard)

italien ou français ? Quand nous avons publié les recettes et les mets valdôtains du concours Cerlogne j'ai été frappée par un italianisme devenu si courant qu'il n'était plus, ni en patois, ni en français régional, perçu comme tel – bien qu'absolument incompréhensible pour le francophone ou patoisant en dehors de la Vallée : *le dou, le douce* pour le dessert. Il est clair, on n'était pauvre, chez nous comme chez vous, et le dessert n'était connu que pour les repas des jours de fête, mais il existait. Et nous voilà à un moment important de la recherche des vieux mots. Il ne s'agit nullement de trouver un mot pour le dessert en général – il n'a probablement jamais existé – mais de questionner et de demander aux anciens de quoi le dessert était jadis constitué et il vous diront – *de fiocca, de flantse, de resoule*, que sais-je.

Il y a une recherche à établir, sans tomber dans les mots-souvenirs devenus incompréhensibles, il faut absolument retrouver et utiliser les mots spécifiques qui ont été remplacés par des mots passe-partout et généralement étrangers. Vous me direz et les glaces, pour rester dans les desserts – là bien sûr, vous n'y coupez pas – vous n'avez que le choix entre le gelato et la glace, tous deux devenus non seulement valdôtains mais européens. Les mots concernant le froid, la glace, le

glacier ont tous leur signification spécifique et ne peuvent être détournés au profit d'une friandise devenue courante il n'y a pas tant de décennies.

La disparition consécutive à des changements d'habitude, de perception, de connaissance des choses par contre doit être scrutée de près. Certaines notions ne sont plus perçues aujourd'hui avec la même acuité, les messages transmis ne sont plus décodés.

On a voulu incriminer les patois, et les patoisants, en suggérant qu'ils n'avaient pas la faculté de donner des notions abstraites – nous avons des patois en Valais qui n'avaient pas de mot pour «arbre» en général. L'arbre en pied, à la forêt était une «plante», mai on parlait d'abattre un mélèze, un sapin, de planter un abricotier... Ce n'était pas par manque de faculté de synthétiser, mais simplement parce que le message transmis était plus complet, parce qu'abattre un mélèze signifiait qu'on avait besoin de bois de construction, qu'abattre un sapin montrait qu'il fallait du bois de chauffe et qu'en disant qu'on plantait un abricotier on faisait savoir qu'on se lançait dans l'arboriculture moderne. Aujourd'hui on est moins proche de la nature, les jeunes ne connaissent plus guère les plantes – il y a de nombreux enfants qui n'osent plus manger une framboise ou une mûre dans la forêt car leurs parents leur ont défendu de toucher à des fruits sauvages qui pourraient être vénéneux.

Nous ne pouvons pas retourner en arrière, faire revivre un âge d'or qui n'a d'ailleurs jamais existé, mais nous devons chercher à utiliser autant que faire se puisse, les mots spécifiques qui ont tendance à disparaître. Il faut éviter de remplacer des types anciens par des locutions, s'il existe un mot pour un pré qu'on fauche ou au contraire qu'on fait pâturer il faut dire ce mot et non le pré à faucher, à pâturer ; il existe des mots pour ensemercer les champs, les prés *invitî*, *ouagné* (Valais) pourquoi parler d'«aller semer le seigle ou le froment», planter ? Vous me direz que je suis bien dans l'agriculture – d'accord, mais c'est valable pour toutes les manifestations de la vie quotidienne. Quand à Nendaz en Valais une femme me dit : *chey yo kye wârde a màma*, elle me fait savoir que sa mère est vieille ou malade, qu'elle ne peut plus vivre seule et qu'elle, sa fille, s'occupe de la nourrir, vêtir et soigner. Si cette même femme me dit qu'au menu de midi elle a des «carrées» je dois comprendre qu'elle prépare des pommes de terre cuites à l'eau après qu'elle les a grossièrement pelées à cru, sans préserver leur forme, car elle engraisse un cochon et il aura ces pelures dans sa pitance. Peut-être que chez vous au village plus personne n'engraisse de porcs et que toutes les femmes utilisent le couteau économique pour préparer les pommes de terre, on ne parle donc plus de pommes de terre rondes ou carrées par contre au moment de faire des conserves, d'encaver du vin, des légumes ou des fruits, n'y a-t-il pas de vieux mots qui ressurent ?

Les changements de mode de vie, le chauffage dans les maisons, les vêtements et surtout les souliers modernes ont entraînés la perte de mots – et heureu-

sement de la chose – comme *l’onglée*, *les engelures*. On ne sait plus de quoi il s’agit, d’autres choses par contre sont immuables, les sentiments par exemple – il y avait une multiplicité de mots pour dire je t’aime, je te hais, je suis en colère ou je t’admire. Pourquoi ne pas chercher un peu dans ce domaine – qui intéresse, dont on parle et qu’on comprend... Vous avez reçu, je crois des listes fort bien faites de comparaisons intensives et d’expressions, je les ai soigneusement consultées. Je suis incapable de discerner à coup sûr les comparaisons venant de l’italien, un peu mieux celles adaptées du français ou de l’argot. Toutes sont, comme il se doit, généralement fort imaginées, expressives et si elles n’ont pas été créées sur place, elles ont probablement été transposées de longue date dans le patois. Il ne faut pas non plus oublier que certaines comparaisons comme «rouge comme le feu» sont universelles. Et pourtant, des expressions, des comparaisons doivent leur origine aux conditions locales, aux us et coutumes ou simplement à la manière de percevoir les choses, à une sensibilité propre à un endroit et aux gens qui y vivent. Là, il y a à creuser, à rechercher et à faire revivre – à condition toutefois que les composantes soient encore comprises...

Il faudrait aussi rechercher ce qu’il y avait parfois avant la parole, avant le mot : le geste – les plus âgés d’entre-vous se souviendront du geste de la victoire que les photos de Winston Churchill ont propagé à travers le monde. Comme toute chose il a fait son temps et a été surplanté par le pouce dressé venu d’Amérique (selon plusieurs auteurs) et que Batezar a popularisé en Vallée d’Aoste avec son fameux *poudzo!* que les patoisants de Suisse romande ont également adopté – rien contre le *poudzo!* et pourtant quelle était avant l’expression utilisée pour encourager ? En Valais on disait *omo!*, ailleurs *courage!*

En guise de conclusion : rechercher des vieux mots, mais pas des mots-souvenirs qui ne serviront pas l’intercommunication vivante du patois.

Ne pas créer des mots énigmatiques pour éviter des italianisme, etc. Quand vous parlez vous voulez être compris.

Eviter les emprunts aux langues nationales lorsqu’un terme local existe.

Utiliser le mot exact et éviter le remplacement des types anciens par des locutions telles que le français les forme parce que les dictionnaires n’ont pas le mot spécifique.

Rechercher dans des enquêtes les mots anciens, restés compréhensibles, dans les domaines des sentiments, des mouvements, des gestes, de la vie en général et ne vous cantonnez pas dans les domaines déjà écumés par les amoureux du rétro – l’agriculture, l’alpage, le ménage et la cuisine d’antan... *corâdzo don!*

R.C. Schüle